

*A la mémoire de Guy VARLET, qui aimait
tant le cher « Pays Comtois », et pour
Ginette, avec ma fidèle amitié.*

André BESSON.

I

LE PAYS D'EN BAS

« Il nous faudrait partout des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été : je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait et autant qu'il en sait. »

MONTAIGNE.

Puisqu'il fallait un point de départ à cette longue randonnée franc-comtoise, j'ai choisi Dole, ma ville natale. Pour tous ceux qui arrivaient de France (comme on disait à l'époque où la Franche-Comté était une province autonome sous tutelle espagnole), cette cité forteresse était la porte du Jura. Au cours des siècles, de nombreux envahisseurs cherchèrent à s'en emparer. Elle fut prise, reprise, brûlée puis reconstruite plusieurs fois. Beaucoup d'assaillants durent renoncer à l'investir ou furent taillés en pièces sous ses murailles par les Dolois opiniâtres. C'est d'ailleurs des remparts de cette ville, alors capitale de l'ancienne Comté, que fut lancée pour la première fois la fière réplique qui symbolise le caractère des Jurassiens et dont ils ont depuis fait leur devise :

*Comtois rends-toi !
Nenni ma foi !*

Ce courage, cette ténacité, cette loyauté, qui sont les traits dominants de l'âme jurassienne, nous aurons souvent l'occasion de les évoquer au cours de cette promenade à travers le passé et le présent de mon rude pays. Il n'y a pas si longtemps encore, lors de l'occupation allemande, en 1940-1944 ¹, les habitants de Dole surent prouver qu'ils n'avaient pas trahi l'exemple de

1. Voir *Les Maquis de Franche-Comté*, même auteur, Editions France-Empire.

leurs valeureux ancêtres. Ils surent rester dignes dans l'adversité et, le moment venu, ils boutèrent eus-mêmes l'ennemi hors de leurs murs.

Cette fierté, ce refus de toute bassesse, de toute compromission, nous les retrouverons tout au long de notre route, dans le Jura français ou le Jura suisse, sur le versant occidental ou oriental. Il n'est en effet pas un seul Jurassien qui ne pourrait, comme Gustave Courbet le demandait, durant son exil sur les berges du lac Léman, faire graver cette épitaphe : « Ci-gît Courbet, qui vécut sans courbettes. » Les gens de ce pays ont toujours eu du caractère.

La légende de Roland.

A l'extrémité nord de Dole, la Nationale 5, la fameuse route blanche Paris-Genève, passe au pied d'une colline boisée que l'on appelle le Mont-Roland et au sommet de laquelle se dresse une église visible vingt lieues à la ronde. Il y a une trentaine d'années, j'allais m'y promener presque chaque semaine et je me souviens d'avoir demandé à un berger qui gardait ses moutons sur les flancs du mamelon, de me dire ce qu'il savait concernant les origines de ce sanctuaire. Le brave homme me répondit que pour lui il n'y avait aucun doute : le fondateur du lieu saint était le paladin Roland. Après avoir campé une nuit sur la colline et subi un formidable orage, au matin il avait décidé d'y faire édifier un monastère dédié à la Vierge pour accueillir les voyageurs se rendant en Helvétie. Avant que ce couvent ne fût détruit, il existait à l'intérieur une statue colossale du chevalier Roland. Armé de pied en cap, le héros de Roncevaux tenait d'une main une épée longue et plate, de l'autre un modèle du monastère. Son casque se trouvait à ses pieds et plus bas on pouvait lire cette inscription : « L'intrépide Roland, serviteur de la Vierge, fonda ce monastère... »

Du couvent, il reste aujourd'hui peu de traces car il fut ruiné par les armées de Louis XIII, au début de la guerre

d'Indépendance comtoise. Depuis, on a reconstruit l'église où se déroulent chaque année deux pèlerinages importants. Le premier, en mai, regroupe tous les immigrés portugais de l'est de la France. Le second, le 2 août, attire les fidèles du Bas-Jura et des plaines bourguignonnes.

Les historiens ont toujours émis des doutes quant à l'authenticité de la version populaire rapportée par le berger. C'est dommage, car cette légende s'accordait parfaitement avec le sanctuaire du Mont-Roland...

Œuvre néogothique au style si décrié par les puristes, l'église semble pourtant à sa juste place sur cette colline verte. Elle vous accueille, paisible et rayonnante, avec sa façade blanche, sa rosace de pierre tendre, son portail flanqué de colonnades. Rebâtie au moins à quatre reprises sur les vestiges du temple gallo-romain qui s'y trouvait à l'origine, elle forme le couronnement mystique d'un des plus beaux, d'un des plus grandioses panoramas naturels existant au pied du Jura.

A l'Occident, ce sont les tours, les aiguilles légères des églises dijonnaises qui semblent veiller sur le généreux vignoble de Bourgogne. Plus près, on distingue Auxonne, avec ses maisons blanches et un long ruban d'eau qui miroite au couchant : la Saône.

A l'Orient, par temps clair, on découvre les cimes enneigées des Alpes et la masse scintillante du mont Blanc. Plus rapprochés, les sommets jurassiens dentellent l'horizon. Leurs vagues bleues et vertes déferlent jusqu'en bordure de l'immense forêt de Chaux aux frondaisons drues comme une toison.

Presque en bas de la colline enfin, le Doubs opulent, nourri de ses affluents montagnards, paresse au soleil et baigne les vieux remparts moussus de Dole.

Ce spectacle à lui seul est l'occasion de joies toujours renouvelées. J'aurais aimé pouvoir habiter en ces lieux d'où le regard embrasse la quasi-totalité du Jura, du mont Châteleu jusqu'au Crêt de la Neige.

Un mariage par procuration.

Je demeure plus prosaïquement à Dole, au creux de cette belle vallée du Doubs qui s'ouvre à perte de vue sur le Finage ¹. J'ai grandi au Poiset, un quartier qui doit son origine et son nom à un très vieux puits gallo-romain qui existe encore dans la rue du Loup, derrière la maison où j'ai vu le jour. Mon enfance insouciante s'est déroulée à l'orée de la forêt de Chaux et de ce Val d'Amour dont j'ai souvent célébré le charme.

Il est des villes dont il semble que la louange soit facile. Il en est d'autres, semblables à des courtisanes, qui ne révèlent jamais totalement leurs secrets, gardant pour leurs seuls amants les mystères de leur cœur et de leur passé. Telle est Dole, cette cité si vieille et pourtant si jeune, à l'enchantement toujours renouvelé pour ceux qui savent s'y laisser prendre.

Groupées autour de la basilique Notre-Dame, ce « Phare des antiques libertés jurassiennes » comme le rappelait la poétesse Marguerite Henry-Rosier, les maisons aux toits gris forment un ensemble architectural d'une très grande unité. Les belles demeures aristocratiques ou bourgeoises des ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles sont unies les unes aux autres dans une harmonie familière. Sous leur manteau de lierre, les restes massifs des remparts les enserrrent d'une ceinture romantique.

Ici, le passé est partout vivant. Il affleure des pavés, il transparait aux façades flanquées d'échauguettes, aux tourelles à poivrières, aux fenêtres à grilles ventrues et aux balcons à l'espagnole. Il faut découvrir cette ville au pas du promeneur, en flânant à travers ses venelles ombreuses, en pénétrant dans les cours intérieures de ses vieilles demeures patriciennes ou les impasses des quartiers populaires, aussi dans ses « traiges » qui sont à Dole ce que les « traboules » sont à Lyon.

La plus vieille maison de la cité, c'est l'hôtel de Vurry dont l'escalier tournant a intrigué des générations d'architectes. L'historien local Pidoux de la Maduère pense qu'elle fut

1. Plaine alluvionnaire très fertile du Doubs et de la Loue.

construite au ^{xiv}^e siècle. D'autres érudits remontent encore plus loin dans le temps en attribuant son origine à un chevalier du Temple. On la situe aussi en un autre quartier.

C'est en ces lieux que Marguerite d'Autriche, petite-fille de Charles le Téméraire, épousa par procuration son troisième mari, le duc de Savoie, Philibert le Beau, le 28 novembre 1501. Ce fut l'occasion d'une bien curieuse cérémonie.

Le duc avait dépêché à Dole, pour le représenter, son demi-frère René, dit le Grand Bâtard. Après une réception offerte par les autorités de la ville, Marguerite d'Autriche et René de Savoie furent conduits dans une des chambres d'apparat de l'hôtel de Vurry. Tandis que les grands seigneurs et les belles dames qui avaient participé aux festivités se pressaient dans la pièce illuminée de flambeaux, la jeune princesse s'allongea sur le lit. Quelques instants plus tard, selon la vieille coutume des mariages célébrés par procureur, le Grand Bâtard pénétra à son tour dans la chambre. Après avoir enlevé sa botte droite et relevé jusqu'au genou son bas de chausse, il s'étendit lui aussi, la jambe nue, à côté de Marguerite d'Autriche.

Au bout d'un moment, René de Savoie descendit du lit et, s'excusant d'avoir troublé le sommeil de Madame, demanda, toujours selon la tradition, un baiser pour salaire. Cette faveur lui fut accordée sans difficulté, à la grande jubilation de l'assistance. Après quoi, le requérant se mit à genoux devant la duchesse, lui jura d'être son fidèle et loyal serviteur. Celle-ci le fit se relever et lui offrit un brillant enchâssé dans un anneau d'or.

Par cette coutume, héritée de très anciennes règles de chevalerie, Marguerite d'Autriche venait d'engager sa foi et sa parole au représentant de la puissante Maison de Savoie. Quelques jours plus tard, en l'église de Romainmôtier, sur le versant suisse du Jura, elle épousait, pour de bon cette fois, le duc Philibert le Beau ¹.

1. Cet événement est lui-même évoqué dans la V^e partie de ce livre.

La Cave d'Enfer.

L'hôtel des sires de Vurry et la chapelle du couvent des Cordeliers furent les seuls édifices qui échappèrent au sac de la ville par les armées de Louis XI en 1479.

Tout avait commencé deux ans plus tôt lorsque le roi de France, désireux de recueillir l'héritage de son vieil ennemi Charles le Téméraire, était venu mettre le siège sous les murs de Dole. Le premier dimanche d'octobre, par une sombre nuit de pluie, les Dolois, conduits par quelques chefs déterminés, sortirent en silence de la ville et, trompant la vigilance des sentinelles ennemies, tombèrent à l'improviste sur le camp français dont ils se rendirent maîtres. Les douze mille assiégeants furent taillés en pièces, contraints d'abandonner les lieux en toute hâte en laissant sur place leur artillerie et deux mille cadavres.

Cette grande victoire fut célébrée comme il se doit par la population doloise qui décida de prendre cette devise : « *Justicia et Armis Dola* », ce qui signifie que Dole est fière de son Parlement et des armes de ses soldats.

Mais Louis XI n'était pas homme à rester sur une aussi cuisante défaite. Deux ans plus tard, il envoya une nouvelle et puissante armée commandée par le général Charles d'Amboise devant les remparts de Dole. Cette fois encore, les habitants se défendirent courageusement. Les Français comprirent qu'ils n'en viendraient pas facilement à bout, d'autant que leurs espions annonçaient l'arrivée imminente d'une forte armée de secours rassemblée par le comte Sigismond de Ferrette.

Charles d'Amboise usa alors d'un stratagème peu glorieux. Il acheta les Ferretois à l'aide des écus royaux avant qu'ils ne pénétrant dans la place. Les Dolois toutefois ne furent pas sans défiances. Ils s'étonnèrent que d'Amboise eût laissé approcher ce corps ennemi sans l'inquiéter. Ils décidèrent donc qu'ils n'admettraient pas ces auxiliaires dans leurs murs avant de s'être assurés de leur fidélité. Après avoir dressé un autel sur lequel était placé le Saint-Sacrement, ils demandèrent aux Fer-

retois de défendre Dole avec honneur et loyauté. Tous les soldats de l'armée de secours se prêtèrent de bonne grâce à cette formalité et jurèrent ce qu'on leur demandait.

Aussitôt entrées dans la ville, les troupes de Sigismond renièrent leur serment et s'empressèrent d'ouvrir la porte du pont aux Français. Dès lors, les habitants de Dole ne songèrent qu'à vendre chèrement leur peau. Rangés en bataille sur la grande place, ils ne tardèrent pas à succomber sous le nombre. Les vainqueurs ne firent pas de quartier. Ils passèrent au fil de l'épée les blessés, les vieillards ainsi que les femmes et les enfants. A part un petit nombre qui parvinrent à emprunter un souterrain et à rejoindre la forêt de Chaux, bien peu de Dolois échappèrent au massacre.

Seule, une poignée de combattants des deux sexes poursuivit la lutte en se retranchant dans une cave située au centre de la ville. Par les soupiraux, ils dirigèrent un feu d'enfer contre les soldats de Louis XI qui tentaient de les réduire. Attiré de ce côté par la fusillade, Charles d'Amboise comprit qu'il lui faudrait perdre beaucoup de monde pour les déloger. Il eut alors cette boutade qui se voulait magnanime : « Laissez ces enragés au fond de leur trou ! Ils serviront de graine ! » Puis il ordonna qu'on mît le feu au reste de Dole, à l'exception de l'église des Cordeliers et de la maison de Vurry où il séjourna durant le sac de la ville.

Pour commémorer l'héroïque résistance des survivants du massacre, près de quatre siècles plus tard, le conseil municipal de l'époque fit apposer sur la façade de la maison qui surmonte le réduit sacré, une plaque de marbre où l'on peut lire :

*En MCCCCLXXIX
Dole-qui-appartenait-à-la-domination-d'Autriche
fust-prinse-traîtreusement-par-l'armée
de-Louis-XI
Ensuite-brûlée-détruite
quelques-habitants-se-retirèrent
dans-cette-cave
et-firent-un-feu-si-vif*

*qu'on-ne-put-les-en-déloger
Ce-lieu-depuis-fust-appelé
Cave-d'Enfer.*

Au cœur d'un quartier populaire.

Mon ami regretté, Louis Gerriet, avait coutume de dire que le Doubs, en débouchant à Dole, y trouva des rues si étroites qu'il préféra passer à côté de la ville.

C'est dans l'une de ces rues pittoresques, au cœur d'un quartier populaire, que naquit Louis Pasteur, le seul Jurassien dont le nom soit universellement connu.

Rejet d'une souche de paysans n'ayant marqué leur passage sur le rude sol du Jura que par des pierres tombales couchées dans les cimetières du Haut-Pays, le savant est issu d'une longue lignée de gens simples qui ont de tout temps vécu de la terre. Le premier de ses ancêtres dont on ait retrouvé la trace est un Nicolet Pasteur qui signait en 1488 un traité de redevance avec le prieur de l'abbaye de Mouthe. Son arrière-grand-père, Claude Etienne, était encore serf du comte d'Udressier et acheta son affranchissement par devant notaire à Salins, en 1783.

Ces affranchis descendent peu à peu des hauteurs au rude climat, où ils gardaient les troupeaux des seigneurs, pour gagner les plateaux et le bas pays où la vie est un peu moins dure. Le bisaïeul s'embauche à Salins, comme ouvrier tanneur. Son fils, Jean-Henri, et son petit-fils, Jean-Joseph, exerceront le même métier. Ce dernier, né en 1791, sera incorporé dans les armées de Napoléon et finira ses campagnes avec le grade de sergent-major et la Légion d'honneur qui lui sera décernée pour sa conduite courageuse lors de la bataille de Bar-sur-Aube.

De retour à la vie civile, Jean-Joseph Pasteur se marie à Salins le 27 août 1816 avec Jeanne-Etiennette Roqui, mais il doit bientôt quitter cette ville pour Dole, à la suite d'une altercation politique qui le rend suspect aux yeux de la police.

Ouvrier chez le tanneur Clerc, l'ancien soldat d'Empire se

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	9
I. LE PAYS D'EN BAS	27
La légende de Roland – Un mariage par procura- tion – La Cave d'Enfer – Au cœur d'un quartier populaire – La Jument Verte – Le Pays des Trois Rivières – Le temps des moissons – Une grande foire paysanne – Quand les conscrits plantent le « Mai » – Une légende pour chaque village – Les chiens fous – Les « radeliers » du Val d'Amour – La forêt de Chaux – La fabuleuse cité d'Arc-et- Senans – Le berceau de Gustave Courbet – Ornans.	
II. LE BON PAYS.....	71
Les folles amours de Mirabeau – Promenade au fond de l'Amer – Bien avant le M.L.F. – L'Acadé- mie des Anes – Nous sommes tous chefs ! – En Arbois, où le vin est roi – Un « Biou » pour les blancs, un « Biou » pour les rouges – La Croix du Dam – Les bons médecins de Poligny – La grande peste de 1636 – La « contote » du père Mayet – Un	

trésor était caché dedans – L'histoire de dom Juan de Watteville – La falaise aux faucons – Du sang de roi sur un nom – Paix ! Paix ! grenouilles, paix ! – Le Pays des « Ventres jaunes » – Les tribulations de Rouget de Lisle – Le ministre manquait d'affaires – Un château radioactif – Après avoir « sauté les piquets » – Le voleur de cadavres – Les Templiers sont revenus – Les trois damettes d'Oli-ferne – La terrible bête de Gargaille.

III. LE PAYS DES LACS ET DES CASCADES..... 137

Le pont de la Pyle – Le Village Englouti – Un jurassien de cent vingt ans – Collier de perles égre-nées – Au pays de la Vouivre et des OVNI – Une certaine misogynie – La curieuse coutume du mariage – La catastrophe du Mont-Rivel – Le chas-seur de vipères – Les philosophes de Bief-du-Fourg – Au grand galop derrière l'Evêque – Le paysan-soldat Joliclerc.

IV. LE HAUT-PAYS 177

Les Grandvalliers – D'étranges métamorphoses – Le capitaine Lacuzon – De la mainmorte à la coo-pération – Il n'est bonne pipe que de Saint-Claude – Des petits et des gros cailloux – Des hommes fidèles à leurs idées – Avant la frontière – La forêt du Massacre – La Vallée des rennes – Lamartine : nostalgies jurassiennes – Un Anglais à l'origine du ski jurassien – Le passage des proscrits – Au pays des « Combiens » – Une forêt mystérieuse : Le Risoux – L'eau-de-vie de gentiane – La petite Sibérie – Forteresse contre le froid, la neige et le vent.

V. PAR MONTS ET PAR VAUX..... 239

Un village accueillant : Malbuisson – Le mysté-rieux Mont d'Or – La ligne Paris-Lausanne –

Noces vaudoises – Le Premier des Noirs – Le passage des « Bourbakis » aux Verrières – La fée verte – Le prophète de Dieu – Bizarreries géologiques – Les feux de l'aube – Les Trois Dames d'Entreportes – La République du Saugeais – La Foire aux Filles – La Brévine, berceau de la « Symphonie Pastorale » – Un village français devient suisse – Les horlogers du Jura neuchâtelois.

VI. LE DOUBS FRONTIÈRE..... 297

La chanson des « campènes » – Bergers et troupeaux – Féeries et mystères du Doubs – Des mécaniques et des rêves – Les Echelles de la Mort – Les feux du 23^e canton suisse – Les veillées de l'Ajoie.

VII. LE PAYS DE MONTBÉLIARD..... 325

Une comtesse guerrière – Le château de M. de Voltaire – Belvoir, merveille ressuscitée – Au pays de « La Guerre des Boutons » – Les commandements des pauvres maires – Jouffroy-la-Pompe – Les mendiants de Brétigney – La vigne du « Taciturne » – La cancoillotte – Le premier Résistant de Franche-Comté.

VIII. EN HAUTE-SAÔNE..... 365

Le temps des famines – L'histoire de la pomme de terre – La grande lessive – Porte-chaise d'affaires – Le miracle de Marnay – Curés de choc – Un docteur poète – Ce mal qui répand la terreur – La médaille des épidémies – Des morts-vivants – Le château brûlé – Princesse déchue – « T'as voulu voir Vesoul » – Un village comtois contre le roi du pétrole – En prison pour : « Jane était nue... » ! – La reine oubliée.

- IX. UN JOUR DANS BESANÇON..... 413
L'esprit de Tristan Bernard.
- X. ITINÉRAIRES BUISSONNIERS EN PAYS COMTOIS..... 423
Du Val de Saône à la Trouée de Belfort – Du Pays
de Montbéliard au Jura suisse – Le Jura sans fron-
tière – Des cimes du Haut-Jura au Pays d'En Bas –
Le Revermont, le Plateau, la Loue et le Doubs.